

«Kumpania»: voyage chez les Roms de Provence, un «peuple-résistance»

Après sept ans de vie dans des communautés Roms, l'anthropologue Lise Foisneau décrit ce peuple en quête de libertés et leur résistance face à l'Etat.

Novembre 2015, sur une aire d'accueil des gens du voyage dans les Bouches-du-Rhône. Une voiture de police remonte lentement l'allée principale, un dialogue s'engage :

— «Y a quelles familles, là ?»
— «Porado, Gaitcho et Mich.»
— «Ah oui ! On les connaît, ces familles», se félicite le policier, avant de repartir.

Si les noms lui sont familiers, c'est qu'il les a déjà entendus ; c'est aussi qu'on trouvait ces mêmes patronymes dans un rapport de police de 1898. Une longue filiation ? Pas exactement : «Les noms et prénoms transmis aux forces de l'ordre sont des injures romanès à caractère sexuel ("trou, chatte, sperme, cul)», détaille l'anthropologue Lise Foisneau à propos de cette scène à laquelle elle a assisté et qu'elle raconte dans *Kumpania. Vivre et résister en pays gadjo* (Wildproject, 2023). Cette petite somme ethnographique est le fruit d'un travail de terrain assidu : plus de sept ans à vivre en caravane, après avoir obtenu le titre officiel de «gens du voyage», une sorte de passeport intérieur délivré à ceux qui font la preuve d'un mode de vie nomade.

MULTIPLES ENTRAVES

Lise Foisneau a intégré diverses *kumpanias* (compagnies) de Roms de Provence, arrivées sur le territoire à la fin du XIX^e siècle. Longtemps appelés «Hongrois», ils possèdent de longue date la citoyenneté française. Si certaines anecdotes prêtent à sourire, elles révèlent aussi les multiples entraves auxquelles font face les Roms : ainsi de Marco, qui s'amuse à se prétendre cousin de Kendji Girac, constatant que les vendeurs de voitures sont alors plus enclins à lui accorder de meilleurs prix, et qui retourne en creux les préjugés dont sont affublés Roms, gitans et tziganes.

Avoir intégré ces compagnies qui forment et se recomposent au gré des semaines et des événements plus que sur la base de liens familiaux, permet à Lise Foisneau d'observer des dynamiques masquées aux observateurs extérieurs. Elle peut ainsi décrire les conceptions de l'éducation des femmes de la compagnie : un mélange d'imitation du comportement des adultes et d'autonomie qui permet aux enfants de «développer au sein de la *kumpania* une *kumpania* en miniature, qui est le véritable lieu de la formation des futurs adultes». Diana, une des «voisines» de Lise Foisneau, résume la philosophie : «Les enfants grandissent tout seuls.» Une pratique opposée à celle des *gadje* (ceux qui n'appartiennent pas aux communautés des gens du voyage), qui «passent leur temps à "occuper" leurs enfants en les mettant à l'école ou à "la peinture" ou au "sport"». Mais avec une différence fondamentale : là où les *gadje* se permettent d'expliquer aux femmes de la compagnie qu'elles élèvent mal leurs enfants, et recourent parfois aux services sociaux pour les en séparer, «les Roms ne se soucient pas de venir faire la leçon aux *gadje*».

Se joue là un élément central des relations entre ces deux groupes : la volonté de contrôle de l'Etat sur ces *kumpanias* qui ne cessent de multiplier les stratégies pour lui filer entre les doigts. Ce contrôle passe en premier lieu par les aires d'accueil, des campements dédiés aux gens du voyage, rendus obligatoires aux communes de plus de 5000 habitants par les lois Bresson en 1990 et 2000.

Présentées comme des lois humanistes en ce qu'elles garantissent des terrains, elles cachent plusieurs réalités : d'abord, elles sont en nombre «notoirement insuffisant», écrit Foisneau, et souvent «le lieu par excellence d'une fabrique politique des inégalités environnementales» – ainsi de l'aire d'accueil de Notre-Dame à Marseille, coincée entre un site Seveso, un transformateur électrique, une autoroute et la voie ferrée. Ensuite, c'est en justifiant de ces aires que les municipalités peuvent

demande des expulsions des gens du voyage. Enfin, ce sont des laboratoires «des dispositifs de contrôle et de surveillance» : sur les aires d'accueil ont été déployés en premier des compteurs d'eau et de gaz connectés, préfigurant le compteur Linky. Leurs opérateurs ayant un contrôle en temps réel sur les flux, il leur arrive parfois de «couper l'eau et le gaz en plein mois d'hiver, un week-end, pour un retard de paiement», détaille Foisneau. Si ces aires d'accueil sont si peu accueillantes, c'est aussi parce que leur gestion a largement été déléguée à des entreprises privées qui promettent aux mairies «plus de

respect, moins de dégradations, moins de conflits, pas d'impayé».

«VOYAGE IMMOBILE»

Lise Foisneau insiste sur le fait que ce «peuple-résistance» ne réside pas «aux marges» de notre monde, mais plutôt qu'ils y sont «encastrés», c'est-à-dire qu'ils habitent sur le même territoire qu'un groupe dominant. L'anthropologue constate que la plupart de ses voisins ne souhaitent pas quitter les caravanes pour une vie pavillonnaire, et que leur nomadisme relève plus d'une forme de «voyage immobile», les déplacements étant eux-mêmes peu évoqués au sein des compagnies.

L'occupation des espaces interstitiels est selon elle une stratégie politique, reprenant l'anthropologue James C. Scott pour qui «le principe fondamental de la fuite est le choix de la position géographique». Occuper un lieu de manière temporaire, jouer d'identités multiples, s'en tenir tant que possible au cadre de la légalité pour éviter des représailles toujours plus sévères envers eux qu'envers les *gadje*, sont autant de moyens d'«éviter l'affrontement, fuir le conflit et pouvoir user des lieux qu'ils habitent comme ils l'entendent». *Kumpania* permet de comprendre des éléments clés de ce mode de vie, sur le parking d'un supermarché, un stade ou un champ : «des collectifs aux formes politiques acéphales», non hiérarchiques, temporaires, parfois festifs, d'autres fois explosifs, mais surtout qui «n'ont pas encore capitulé face à la machine étatique».

NICOLAS CELNIK

SIGNÉ GOGO



**LISE FOISNEAU
KUMPANIA.
VIVRE
ET RÉSISTER
EN PAYS GADJO**
éd. Wildproject,
2023, 424 pp, 25 €.